

Homère plaçait les Héros dans un passé lointain. Nietzsche situe le Surhomme dans l'avenir. Le matador est actuel : il existe. Mais je ne veux pas le peindre. Je veux plutôt le simuler parodiquement; par des bonshommes de neige, êtres de l'hiver, qui sont lourds de forme, froids, clownesques, et sans âme. Ma parodie est un hommage à tous les matadors, grands et petits, espadas et peones. De nombreux peintres ont représenté de façon réaliste la corrida. Je ne veux pas le faire. Par superstition. Je ne veux pas, par un acte qui ne demande aucun courage physique, essayer de simuler la bravoure des toreros. Je ne peux le faire - comme les clowns parodient la vie - que dans un hommage burlesque.

En 1980, je fis, dans le Valais, avec quelques amis, une promenade à ski de fond, c'était pour moi, je devrais dire, en réalité une promenade à ski de fond de culotte où nous suivîmes un ruisseau gelé au milieu des sapins. J'avais beaucoup plus lentement que les autres, faisant la plus grande partie du trajet à quatre pattes. Soudain, je perdus un de mes skis et en boitillant je me mis à le chercher. J'eus l'impression d'avoir une sorte de vertige et pour la première fois depuis une heure ou deux, je me mis à regarder le paysage. Je vis une immense arène rocheuse, couverte de neige scintillante. Un glacier descendait vers moi sous le soleil. Mon sang méridional afflua violemment à mon cerveau et me fit voir une scène qui me donna l'impression d'être transporté dans un autre monde: des bonshommes de neige - des bonhommes, disent les enfants - surgirent de partout et se trouvèrent rangés en cercle. L'arène était complétée par une barrière de glace; un groupe de bonshommes de neige arrangeant des capes aux couleurs de fleurs sur leurs épaules, précédés de bizarres cavaliers montés sur des chevaux tout blancs, portant des vestes de picadors, avaient l'air d'attendre le moment de défiler. J'ai cru les voir faire un signe de croix. Quand une corrida commence, l'orchestre joue un paso-doble, la foule applaudit les toreros, en siffle certains, hurle; les marchands d'eau crient: " agua fresquita!, agua fresquita!", on vend bruyamment des glaces "helados! helados!" et des coussins. Mais on n'entendait rien. Tout restait immobile. Je pensai que tous ces personnages, acteurs et public n'étaient là que pour fondre un jour, ne laissant sur le sol que leurs capes et leurs monteras. Et soudain je vis la neige tomber. Les bonshommes de neige, drapés dans leurs capes, étaient disposés comme s'ils avançaient en rang par trois. L'arène et les spectateurs disparaissaient derrière les flocons légers. Je me dis qu'au cours de l'hiver, tout serait recouvert, sans que la course n'ait jamais commencé. Mais tout changea brusquement. L'arène était dégagée; un cavalier attendait la charge d'un

taureau. Quelques toreros étaient prêts à intervenir. L'ombre ne recouvrait qu'une petite partie de l'arène.

C'était le premier taureau de cet après-midi, qui me donnait l'impression de devoir durer tout l'hiver. Je vis le public se presser dans une grotte où pendaient des stalactites de glace. Je me mis à voir le cercle de la plaza écrit au sol comme un immense O, répété au ciel par le bord du toit des balcons. Il neigea encore longtemps, puis dans une accalmie je vis un torero renversé au sol par l'animal qui allait peut-être l'accrocher encore, le jeter sur sa tête et l'anéantir. Un homme de neige avait l'air de s'interposer et de détourner avec sa cape la bête furieuse. Je me mis un moment, comme drogué, à ne voir que les capes, celles des aides, celle virevoltante du matador et les capes rouges et vertes posées sur la barrière, en l'honneur d'une belle, d'un ami. Le matador me paraissait de plus en plus fragile, l'animal me semblait passer de plus en plus près de lui. Une bourrasque fit voler les étoffes. J'entendais dans ma tête le public crier: "torero! torero!". Mais je n'entendais que le bruit du vent au fond des vallées.

Au pied du glacier, je vis tel une maladroite statue de sel, un bonhomme de neige coiffé de noir tendre deux banderilles pointées vers le ciel, attendant que les premières chaleurs les fassent tomber. Je vis des hommes qui semblaient s'avancer avec un chiffon rouge que le vent faisait balancer. Vite éparpillés, ils laissèrent la place au tueur, qui visa de son épée le garot de la bête à l'ombre bleue; la scène s'effaça, deux chevaux fantômes étincillants, tirèrent une forme noire, aux cornes trop longues. Le héros de la journée brandit une oreille ruisselante. Sa bouche dessinait un rire d'orange. Les corbeaux indifférents à cette belle histoire, vont se percher sur quelques têtes et se mettent à croasser en paix. J'aperçois la pointe de mon ski derrière un sapin, je me chausse et rejoins mes amis, à qui je raconte longuement ce que j'ai vu. Je me mets à rêver un tableau et très vite je décide de peindre un jour tout ce que j'ai vu.

J'allais rendre ces corridas immobiles, cette fête de soleil, de feu, de couleur, par le froid, la neige, le blanc, le bleu, la glace, cette fête brillante et sonore par le silence. Les spectateurs ne seraient pas figés, ils seraient de neige; ils seraient l'immobilité elle-même. Seul le taureau serait un être vivant, noir sur blanc.

Mon imagination travailla lentement. Je suis retourné sur les lieux, et j'ai fait des dessins de ces

glaciers. Puis un jour j'ai commencé à dessiner une scène, puis à peindre un premier tableau, ma première "arène gelée".

Le bonhomme de neige est un clown immobile et glacé. Il suscite le même sorte de rire. Son nez est une parodie de celui de l'ivrogne: c'est une carotte. Sa bouche, faite d'épluchures d'oranges, rit toujours. Son destin est de fondre: de même le clown, une fois deshabillé, hors de la piste, deviendra un petit homme triste, avec les mêmes histoires que les nôtres. Je me souviens de la difficulté que j'ai eue à peindre ces êtres glacés dans la première toile à laquelle je me suis attaqué. L'ombre n'était jamais assez légère!

J'ai assez vite compris que ces paysages d'hiver pouvaient être rendus aussi par de très grands environnements. Je considère que mes tableaux, mes gouaches, mes dessins sur ce sujet sont des projets, des maquettes de gigantesques sculptures que je réaliserai un jour en plâtre, en matière plastique ou ... en neige. Le taureau serait empaillé, ou bien serait une sculpture en bois peint. Je monterais une arène entière, entourée de montagnes en trompe-l'oeil. Je peindrais les costumes, ou je les ferais exécuter en soie. Mais ce qui me plairait le plus serait de tout faire en neige, tel que je l'ai rêvé. Cela ne durerait que quelques jours, pendant lesquels je reconstituerais toutes les scènes dont j'ai eu la vision. Je lâcherais un vrai taureau et j'attendrais de voir ce qui se passerait dans des arènes remplies de bonshommes poudreux. Don Tancredo est un personnage des anciennes corridas. La figure enfarinée, vêtu de blanc, il monte sur une chaise au milieu de l'arène et attend l'arrivée du taureau, parfaitement immobile... Celui-ci entre en courant sur la piste, aperçoit Don Tancredo, vient le regarder de près, le sentir et passe lentement.

Puis l'homme descend de la chaise sous les applaudissements. Je crois que c'est ce qui arriverait dans mon arène neigeuse. Mais soudain un léger souffle de vent ferait bientôt frémir une cape, une bourrasque soulèverait une muleta, découvrant le corps du torero. Le fauve baisserait les cornes et réduirait d'un seul coup de tête l'homme de poudre et d'illusion. Mais cela je ne l'ai pas représenté. Il faudrait laisser la neige tomber longtemps et peu à peu tout recouvrir. Au printemps, l'arène se mettrait à fondre. L'herbe pousserait. Je n'aime pas montrer la mort, qui me remplit d'une terreur superstitieuse, dans mes tableaux, bien que nombre d'entre eux ne la fassent pas oublier. Je me place toujours au moment "avant"; c'est toujours "à côté"; et je n'ai consacré à

cet instant qu'un tout petit dessin. Je souhaite que l'on voie dans ce genre de fuite toute l'importance que je lui attribue: tout ce que je déteste se rattache à elle. Le matador vise de son épée le garrot de l'animal à l'ombre bleue, mais, dans mon rêve, rien ne bougera. Rien d'irréversible ne s'y passera. Tout y est immobile. C'est la planète des statues de neige. Si cela se passe, c'est que l'on est passé ailleurs, sans doute dans le monde des adultes. On finit toujours par y arriver. J'ai fait le contraire; parti d'un monde mâle, étalant sa virilité dans des habits serrés, d'un monde où ce qu'il y a de plus grave, c'est-à-dire la mort, celle de l'animal à tous les coups et celle de l'homme est perpétuellement présente, j'ai imaginé le monde des "bonhommes" de neige où jamais rien d'irréversible ne survient. C'est le monde que les adultes croient être le monde enfantin...

Au début du printemps l'arène se mettrait à fondre, l'herbe se mettrait à pousser. Il resterait quelques plaques de neige. Sous un premier soleil un taureau viendrait paisiblement brouter en attendant la première corrida de l'année.

Olivier O. Olivier

Paris, octobre 1997

Editions Dumerchez 1997